

Blois, Loir-et-Cher

Basilique Notre-Dame-de-la-Trinité

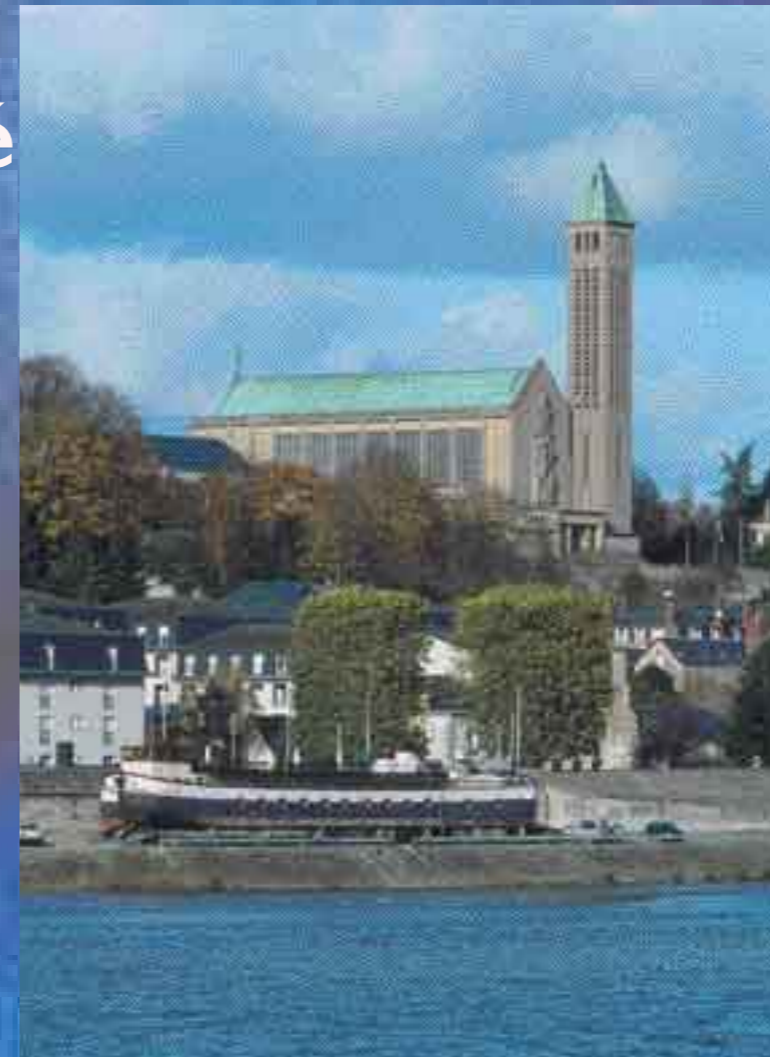
Louis Barillet

Ensemble des vitraux, par Louis Barillet, en collaboration avec Jacques Le Chevallier et Théodore Hanssen 1932-1949

Le début du ^{xx}^e siècle est marqué par une réflexion importante sur la question de l'art religieux et de son renouvellement. Longtemps fermé aux nouvelles tendances de l'art moderne, l'art religieux paraissait se scléroser dans l'utilisation de formules anciennes et éculées qui allaient du néo-gothique au

néo-roman. L'avènement au début du siècle de membres du clergé ouverts et intéressés par une forme d'innovation artistique et culturelle contribua à faire entrer l'art religieux dans une nouvelle étape. Les événements y contribuèrent aussi. Après la première guerre mondiale, le clergé est confronté à un enjeu de taille. La nécessité de reconstruire les églises détruites et de rallier à sa cause les habitants des banlieues en proie à une réelle déchristianisation l'obligent

à se lancer dans de nombreux chantiers. On connaît, à Paris et ses alentours, les fameux « chantiers du cardinal » : la construction de plus d'une centaine d'églises sous l'impulsion de l'évêque de Paris, le cardinal Verdier (1931-1937). Au même moment, des artistes manifestent leur intérêt pour l'art monumental et décoratif. Le résultat est un développement de l'art religieux et un véritable effort d'ouverture à la modernité. Précisons-le tout de suite :



Monseigneur Charles Laborde (évêque de Blois de 1877 à 1907), la bénédiction de la pratique des Trois Ave. En 1917, la fondation d'une association est acceptée par le nouvel évêque, Monseigneur Alfred Méliçon (évêque de Blois de 1907 à 1925). Cette association devint après la mort du Père Jean-Baptiste, en 1918, l'archiconfrérie des Trois Ave Maria, approuvée par le pape Benoît XV. Il ne reste plus désormais qu'à bâtir un sanctuaire. Ce projet reçoit le 4 décembre 1929, la bénédiction de Monseigneur Georges Audollent. Reste à trouver les fonds nécessaires...

Aléas d'un chantier majeur de l'Art Sacré

En 1932, le projet d'élever une basilique dédiée à Notre-Dame-des-Trois-Ave est confié à Charles-Henri Besnard (1881-1946), architecte en chef des Monuments Historiques depuis 1920. Besnard s'était déjà illustré avec la construction, dans la tradition rationaliste d'Anatole de Baudot, de l'église Saint-Christophe de Javel (1926-1934) ¹. À Blois, il propose d'édifier une église en béton et briques rouges dont on connaît, par ses élévations, l'allure générale. Après les premiers travaux de fondation, une cérémonie est organisée le 16 octobre 1932 pour célébrer la pose de la première pierre ², en présence de l'évêque de Blois. Des difficultés entraîneront l'arrêt du chantier en 1934 sans qu'on en connaisse avec précision les raisons : mésentente, désaccord, difficultés financières ? Une chose est sûre, Besnard n'avait pas eu carte blanche, puisque le Révérend Père Gabriel-Marie « dessina les plans qui servirent de base aux travaux de l'architecte » ³.

une modernité souvent tempérée. Ainsi les Ateliers d'Art Sacré, créés en 1919-1920 par Maurice Denis et Georges Desvallières, grâce à l'aide de Gabriel Thomas, se proposent-ils de réconcilier art et artisanat par l'instauration d'une communauté artistico-religieuse, mais en affirmant le rôle éminent de la foi pour affronter la question de l'art religieux. D'autres groupements d'artistes comme la Société de Saint Jean, Les Artisans de l'Autel, L'Arche, consacrés également à l'art sacré, continuent de placer la foi comme critère d'excellence au cœur de la création artistique.

Les Trois Ave Maria

Peu avant 1900, le Père Jean-Baptiste de Chémery (1861-1918), capucin du couvent de Blois, découvre la lecture des écrits du franciscain saint Léonard de Port-Maurice (mort en 1751) et la pratique quotidienne des trois « Ave Maria », usage en honneur depuis le ^{xiii}^e siècle et recommandé par plusieurs saints. Dès lors, le Père Jean-Baptiste n'aura de cesse de diffuser cette pratique : en 1902, il obtient de l'évêque de Blois,



Vue de la nef.

Issoudun, Indre

Basilique Notre-Dame-du-Sacré-Cœur

André-Louis Pierre

Ensemble des vitraux de la nef par André-Louis Pierre, réalisation Georges Dettwiller et Robert Tillier 1948-1957

On est peu renseigné sur la création de vitraux par André-Louis Pierre dans la basilique d'Issoudun. Commande importante, elle n'a pratiquement pas laissé de traces, et la congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun ne garde que quelques papiers d'un chantier qui mit presque dix ans à aboutir. L'initiative fut très vraisemblablement locale. S'agissait-il de remplacer des vitraux du XIX^e siècle ? L'édifice néogothique construit sur l'impulsion du père Jules Chevalier¹ à partir

de juin 1859, et consacré en 1864, ménage une nef importante, animée d'un jeu de couleurs vives : chemin de croix peint entre les arcs et les baies hautes de la nef, colonnes peintes qui soulignent les travées. Le 31 mai 1865, la basilique est prête à célébrer la première grande fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Dans la foulée, le père Chevalier lance la construction d'une grande chapelle au chevet de la basilique. Inaugurée le 8 septembre 1869, la chapelle Notre-Dame abrite encore quelques superbes vitraux des années 1870, sortis des ateliers Lobin, et dont certains ont été offerts par la famille de Bourbon Parme.

En 1948, les révérends pères du Sacré-Cœur et leur provincial, le révérend père Cadoux, décident de vitrer l'ensemble des baies hautes de la nef. Ils font appel à un maître-verrier local, Georges Dettwiller, et au cartonier André-Louis Pierre, peut-être recommandé par le service des Monuments Historiques. Le programme est établi par la congrégation et une souscription est lancée qui mettra du temps à rapporter suffisamment d'argent. Il faudra cinq ans à compter de l'été 1950 (date des devis) pour réunir les fonds.

André-Louis Pierre, actif des années 1930 à sa mort en 1964, est injustement tombé dans l'oubli.² Son érudition lui a valu longtemps les faveurs du service des Monuments Historiques, avec l'accord duquel il a réalisé de nombreux vitraux. En région Centre, ce sont essentiellement des vitraux pour des églises du Cher ou de l'Indre, à l'exception de l'ensemble des vitraux pour l'église Notre-Dame de Beaugency dans le Loiret. Ses maquettes sur fond noir révèlent un très bon dessinateur. Sa manière est d'abord assez redevable du style Art Déco : schématisation élégante et décorative. Dans les vitraux qu'il réalise en 1936-1938 pour la chapelle du couvent des Missions franciscaines à Paris (rue Marie-Rose dans le 14^e arrondissement, par les architectes Gélis et Hulot), le style est classique, d'un dessin sûr, avec d'heureux effets de symétrie et de frontalité.³

À Issoudun, il confirme l'inflexion de son style, déjà perceptible dans les vitraux pour l'église du Christ-Roi

des Bénédictines du Saint-Sacrement à Paris (rue Tournefort). Il introduit la courbe, « la souplesse de l'arabesque », les couleurs sont vives, « aux oppositions sonores » (rouge, jaune, violet, bleu par exemple). Une pointe d'expressionnisme aussi se dégage : Pierre agrandit les mains et les pieds des personnages. La division de chaque baie en deux par un meneau vertical impose de distribuer les personnages de chaque côté. Toutefois, pour éviter la monotonie, il prend parfois des libertés en faisant déborder une figure de son cadre ou en rognant les bordures.

Si les vitraux contribuent à créer une ambiance colorée, on peut émettre quelques réserves sur leur lisibilité. Placés hauts dans la nef, on y distingue difficilement la scène qu'ils illustrent. Le procédé est voulu : le rouge est la couleur symbolique de la dévotion au Sacré-Cœur ; « il doit donc dominer et se développer en gradation ascendante dans la partie supérieure de l'édifice pour arriver à son paroxysme au-dessus de l'autel. »⁴

1. Jules Chevalier est né à Richelieu, dans l'Indre-et-Loire, le 15 mars 1824. Après la nomination de son père à un poste de garde-chasse dans l'Indre, la famille s'installe près de Vatan. Jules entre au petit séminaire de Saint-Gaultier où il reste cinq ans. Il intègre ensuite le grand séminaire de Bourges. Nommé en 1854 à Issoudun, il se fait l'apôtre de la dévotion au Cœur de Jésus, et s'attache à fonder une communauté de missionnaires, installée en septembre 1855. Il réunit la dévotion à la Vierge et au Sacré-Cœur en créant une confrérie Notre-Dame du Sacré-Cœur et, en janvier 1866, le premier numéro des Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Le père Chevalier décède à Issoudun le 21 octobre 1907.

2. Le Centre international du vitrail à Chartres conserve un important fonds de maquettes d'André-Louis Pierre.

3. Voir Renée Moutard-Uldry, « Propos sur le vitrail », *Le Journal des Arts*, 2 janvier 1941, page 3.

4. Article non daté, d'un journal local, conservé dans les archives de la Congrégation.



Verrière haute du chœur.

« La couleur est reine et elle a le droit de préséance sur tout autre élément, avec sa contribution de poésie et de mystère. »



Vue intérieure de la nef et du chœur.

Neuvy-Saint-Sépulchre, Indre

Eglise Saint-Etienne

Eglise Saint-Etienne

Jean Mauret



Jean Mauret, église de Neuvy-Saint-Sépulchre, 1998, vitraux de la coupole et détails.





Double page : chapelle des Petites Sœurs des Pauvres, Orléans (Loiret), 1989, verre antique et verre industriel.

« Je travaille en permanence la dissociation entre la couleur et le graphisme. Entrelacs et plans s'interpénètrent sans qu'aucun n'exerce de domination. Le jeu subtil d'ombres et de lumières superposées, confrontées, offre une vision nouvelle du vitrail, art de peintre, oscillant entre la surface effective de l'œuvre et l'atmosphère du lieu. Un art libéré des habitudes de métier, où les réalisations en perpétuelle évolution s'accommodent du risque que comporte chaque nouvelle étape. »

Louis-René Petit

